

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 63 (1925)
Heft: 44

Artikel: Mon ami Constant
Autor: Doron, Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-219839>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie **PACHE-VARDEL & BRON**, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité : **Gust. AMACKER**
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

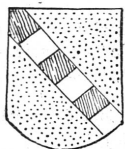
Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Les nouveaux abonnés au **CONTEUR VAUDOIS**,
pour 1926, recevront ce journal
GRATUITEMENT

dès ce jour au 31 décembre pro-
chain, en s'adressant à l'Adminis-
tration, 9, Pré-du-Mar-
ché, Lausanne.



ARMOIRIES COMMUNALES

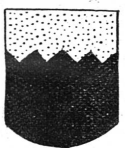


Bougy-Villars, au district d'Au-
bonne, a un écusson d'or tra-
versé obliquement de droite à
gauche et de haut en bas par
une bande formée de six carrés
alternativement verts et blancs.

Une société locale de musique
possède un drapeau sur lequel figure cet écu.
On aurait aussi trouvé jadis à Villars une an-
cienne mesure sur laquelle est gravée cette ar-
moirie, mais sans indication de couleurs. On dit
aussi que la bande ci-dessus décrite était une
échelle dont on a peint les espaces entre les
échelons ? Il serait intéressant de connaître l'ori-
gine de ces armes.



Chapelle sur Moudon a choisi en
1924 un écu bleu sur lequel fi-
gure une chapelle d'or. Armes
parlantes avec les couleurs de
la famille Réal, derniers sei-
gneurs de Chapelle.



Donneloye a repris en 1919 les
belles armes des nobles de Don-
neloye ; elles consistent en un
écu noir dont le tiers supérieur
est d'or, la ligne de démarcation
de ces deux couleurs est formée
par trois et deux demis dents

de scie de la partie noire qui s'engrènent entre
quatre dents de la partie supérieure d'or.



LO PERE SEGNON

L'AUTR'HI que plioivessâi pire que 'a
misère su lè poûre dzein, i'è reincontrâ
m'n ami Fridolin. Vo lo cougnâite prâo:
l'è clique que l'avâi coumeinci d'apprendre le
mêti de Boun'einfant et que l'avâi bastâ po cein
que lo bounan l'êtâi adî au gros de l'hivè. L'a
faliu allâ bâire on verro pè lo Vaudois iô lè
z'auto marchand de boû débliottâvant l'ao
veretâ. M'a adan racontâ l'histoire d'ao père
Segnon.

L'êtâi, que m'a de, on petit vilhio que viques-
sâi dein on pe vilhio cazâ derrâi lo boû. On lâi
desâi Segnon, po cein que l'êtâi asse du qu'on
segnon de sapalla. L'avâi zu bin à resoudre
avoué la dozanna de bouibo que sa fenna lâi

avâi amenâ et l'êtâi vegnâi on bocon penâbllo.
N'avâi pas adî zu de quie bailli à medzi à tota
sa marmaille et on iâdzo l'ao z'avâi de, on de-
cândo né :

— Clli que vo sè cutsi sein soupâ lâi baillo
on batse !

Lè bouibo l'avant ti êtâ d'accou. L'avant reçu
l'ao pice. Mâ, lo leindèman matin, lo père Segnon
l'ao z'avâi de :

— Ora, clli que vâo dèdjonnâ faut que mè re-
baille on batse.

Disne l'erdzeint restâve dein la famille.

On dzo que menâve on moûno de boû à la
cura, et que faillâi montâ on bocon de cret, lo
menistre vint lo reincontrâ po cein que lo père
Segnon fasâi dâi sacrement à fère tsesi lo diâ-
billo d'ao gros-mô. Lo menistre lâi dit disne :

— Accutâ vâi, père Segnon ! vo faut pao
dinse teimpetâ apri voûtron appliâ. Vu vo
z'aidhî à tsampâ voûtron tsè. Laissi mè pi mè
motsi po vère bi et pu ein-an.

Mâ lo père Segnon sè fiâve pas âo menistre
po tsampâ lo tsè et à la vi que stisse
sè motsive d'onna foice à reveilli on moo, lo
tserroton l'a fè dein lo fin mimo momeint on
djuremeint à reveilli on cèmetiro, avoué on coup
d'écourdjâ que ne dèvestâi rein à nion. L'ap-
pliâ sè met à fusâ quemet na bâla et lo me-
nistre que n'avâi pas oûi Segnon, du que li fasâi
d'ao tredon assebin avoué son nâ, l'a adî cru
que l'êtâi li que l'avâi fè avanci lo voyâdzo.

On coup, lo père Segnon l'avâi attrapâ on
coup de frâ à onna misa de boû que fasâi onna
cramena à dzalâ d'ao chenique. L'avâi bo et
bin cru modâ po lo royaume dâi taupe. S'êtâi
tot parâi remet et fasâi âo menistre que lâi
desâi que faillâi adî ître prêt :

— Eh bin vâ ! po prêt su prêt se on vâo.
Quand foudrà modâ à de bon, moderi ! Mâ po
quant à m'offri de mè mimo... jamé !

Marc à Louis.

MON AMI CONSTANT

L y a quelques semaines, j'ai été faire
une visite à mon ami Constant qui ha-
bite bien loin, sur le flanc de la mon-
tagne, dans des parages où ne montent pas les
brouillards de la plaine. Depuis la mort de sa
femme, il vit seul avec sa fillette et une vieille
servante qui leur tient le ménage. Deux garçons
sont mariés ; l'un est en Amérique et l'autre
réside à Vevey. Au soir de sa vie, Constant s'est
fait presque ermite. Il ne sort guère, mais il re-
çoit d'autant plus. Très sociable, il met bien
vite ses visiteurs à leur aise et devine leurs
désirs avant même qu'ils aient eu le temps de
les exprimer. Lorsque vous lui racontez vos
misères, aux premiers mots, il en sait toute l'his-
toire, les causes, les répercussions, la finale et
les espoirs que, malgré tout, elles peuvent sug-
gérer. Il s'est ainsi fait dans le village une
renommée sans cesse grandissante de perspica-
cité et de bienveillance. Tout cela provient de ce
que mon ami Constant a traversé le monde en
tenant les yeux ouverts. Il a vu et vécu bien des
choses plaisantes et déplaisantes, heureuses et
malheureuses. A cette grande école, il a appris
à connaître à fond son prochain d'abord, puis
par ricochet, grâce à sa haute probité et à son
esprit de casuiste, il est arrivé à se disséquer

lui-même, ce qui constitue toujours, en psycho-
logie, la partie la plus rebutante et la plus diffi-
cile de toute étude sérieuse. Dans ses moments
de découragement — car certes il en a encore
malgré tout son humour — il n'est pas tendre
pour la gent humaine, laquelle, dit-il, est pour
le moins les trois quarts du temps parfaitement
responsable du mal qui lui arrive. Toutefois,
les moments de dépression de Constant ne durent
pas ; son cœur plein de compassion et de com-
préhension a vite fait de se souvenir que l'être
humain pêche davantage par ignorance, insou-
ciance et étourderie que par réelle méchanceté.

Mais là n'est pas toute la sagesse de mon ami
Constant. Un trait de son caractère vous en
donnera la preuve mieux que toutes les histo-
riettes que je pourrais vous raconter à son
sujet. Sur le derrière de sa maison, face au
jardin, se trouve une galerie qui aboutit à un
endroit que les prudes Anglais dénomment W.
C., mais que nous appellerons ici tout bonne-
ment les lieux d'aisances, parce que c'est le mot
propre tel que l'ont choisi en dernière instance
les quarante Immortels de l'Académie française.
Eh bien, le cabinet d'aisances de mon ami Con-
stant ne ressemble guère aux lieux de cette sorte
accolés à nos maisons de campagne, car ces lieux
sont bâtis généralement fort légèrement, sous
un petit toit, entre quatre parois de planches
plus ou moins bien jointes, avec une porte —
qu'il faut parfois laisser ouverte tant l'atmos-
phère y est saturée d'ammoniaque — et, sur un
des côtés, en guise de fenêtre, une petite, bien
petite ouverture ayant fréquemment la forme
d'un cœur. La forme spéciale de cette fenêtre
minuscule m'a souvent intrigué, ne comprenant
pas comment le cœur, ce noble organe, peut au
propre ou au figuré avoir quelque attache avec
ces lieux que, dans nos fermes rustiques, l'on
cache soigneusement aux yeux du passant. En-
fin, ne perdons pas le fil de notre histoire et
revenons au cabinet de mon ami Constant, ca-
binet qui dispose d'une grande et réelle fenêtre
que l'on double même en hiver, bien qu'un ca-
lorifère fasse monter jusqu'à la galerie des bouf-
fées d'air réchauffé. Une tapisserie claire, toute
semée de roses avenantes, rend le lieu attrayant
et invite à la rêverie. Prévoyant la chose, mon
ami Constant y a pourvu avec beaucoup d'à
propos. A portée de la main, une petite biblio-
thèque d'une dizaine de volumes s'offre au vi-
siteur. C'est un vrai trésor ! Vous y trouvez
côte à côte les « Pensées de Pascal », les « Con-
fessions de Saint-Augustin », les « Réflexions
de Marc-Aurèle », les « Caractères » de La
Bruyère, les « Maximes de La Rochefoucauld »,
des « Essais d'Emerson », la « Divine Comédie »
de Dante, le « Faust » de Goethe et des « Dis-
cours philosophiques » de Platon, soit plus qu'il
n'en faut pour assouvir tous les goûts et appro-
fondir tous les mystères de ce monde, y compris
ceux du cœur humain, l'alpha et l'oméga de
toutes nos pensées et actions.

N'ayant jamais opéré pareille trouvaille en
pareils lieux, j'en fis matière à plaisanterie vis-
à-vis du maître de céans, m'étonnant que l'on
mette des perles semblables dans un endroit
qui, à mon avis, ne le méritait point et qui se
trouve à l'antipode de tout spiritualisme. Cons-
tant, d'un air moitié sérieux, moitié malicieux,

me fit observer premièrement que partout en ce monde les extrêmes se touchent et que lorsqu'on veut apprendre à étudier les hommes — et soi-même — il ne faut pas s'arrêter aux apparences, mais qu'il est opportun d'aller analyser ces êtres où ils s'y attendent le moins et où ils ne vous écrasent pas du poids de leur importance et d'une morgue qui trop souvent dépiste les meilleurs limiers. Là-dessus, devant une telle leçon d'égalité — car, en effet, dans l'endroit dont nous nous entretenons, en dépit d'un trône, tous les humains sont égaux, puisque même les grandes dames y vont à pied — devant une telle leçon d'égalité, dis-je, je n'eus rien à répartir, le lieu choisi répondant effectivement à merveille à sa double destination. — Ensuite, ajouta Constant, les grandes et petites vérités ne sont pas agréables du tout à entendre ; on a toujours au demeurant quelque chose à lire de plus intéressant et de plus urgent. Pour éviter ces échappatoires, j'ai confiné ces livres respectables, qui mettent le cœur humain à nu, dans mon cabinet d'aisances où, je t'assure, mes visiteurs et moi-même, pour couper le temps et s'offrir une diversion, nous ne manquons pas, bien qu'à corps défendant, de fourrer le nez dans ces bouquins. Le texte en étant fortement condensé, une ligne, une pensée, disons par exemple cette maxime de La Rochefoucauld :

« Il est aussi facile de se tromper soi-même sans s'en apercevoir, qu'il est difficile de tromper les autres sans qu'ils s'en aperçoivent. »

suffit pour ébaucher une méditation qui, derrière la porte verrouillée, peut se poursuivre sans crainte d'être abrégée par un intrus.

A dater de cette visite, je ne me suis plus jamais étonné de la sagesse toujours renouvelée et de l'entregent si avisé de mon ami Constant et quand je pense à son stratagème, particulièrement nécessaire dans les temps électriques où nous vivons, je me prends à sourire. L'idée étant nouvelle et les générations montantes se passionnant volontiers pour tout ce qui est original, je ne voulais pas manquer de soumettre la chose aux lecteurs du *Conteur* qui, eux-aussi, voudront sûrement compléter, d'une si simple façon, leurs connaissances de ce qu'est l'homme et... la femme. Seulement, qu'ils me permettent de leur rappeler de ne pas oublier d'agrandir la petite ouverture en forme de cœur, sur la paroi de gauche, sans cela leurs yeux et leur entendement pourraient bien en pâtir. Jean Doron.

Carte de vins peu banale. — Lu sur la carte des vins d'un restaurant ces litanies « nouveau genre » d'André Lamandé :

Vin bourru, réveillez-nous ;
Vin rosat, secourez-nous ;
Vin marin, fortifiez-nous ;
Vin chambré, réchauffez-nous ;
Vin cuit, réjouissez-nous ;
Vin frais, désaltérez-nous ;
Vin pétillant, inspirez-nous ;

« Ora pro nobis ; Oremus inter pocula ».

La carte ajoute que le thé et le chocolat seront réservés aux enfants.

ORAC! ÇA Y EST!

VOUS êtes tranquillement assis à votre table accoutumée, au restaurant ou au café. Vous venez de terminer la lecture de votre journal ou de vos journaux — nombreuses sont, chez nous, les personnes qui en lisent plus d'un. N'ayant rien d'autre à faire, vous vous renversez nonchalamment sur votre chaise, le coude sur la table et, si vous êtes fumeur, la cigarette, le cigare ou la pipe entre le pouce et l'index, et, bien à votre aise, vous vous abandonnez à une douce rêverie, si agréable, ou à l'observation, toujours amusante, des personnes assises aux tables voisines, de celles qui entrent, de celles qui sortent. Vous êtes heureux, quoi !

Mais, prenez garde ! l'ennemi vous guette ! — Quel ennemi ? demandez-vous.

L'important, le fâcheux, le « crampon », comme on dit ici.

En entrant, il vous a aperçu et vous voyant inoccupé, il pense, dans sa fatuité, que vous vous ennuyez là, tout seul. C'est lui, qui ne sait pas se distraire tout seul ; il ne sait pas penser, réfléchir, méditer.

Il se dirige vers vous, le sourire aux lèvres, persuadé que vous êtes enchanté de sa venue qui va vous tirer de votre isolement.

— Vous permettez ? demande-t-il, en avançant une chaise et en prenant place.

A cette question, on peut encore ne pas répondre : oui, mais la bienséance ne vous permet pas de répondre : non.

Vous êtes pincé et n'aurez d'autre moyen de vous libérer que de partir quand vous jugerez avoir suffisamment payé son tribut à la politesse.

Maintenant, vous pouvez vous résigner au mutisme : la parole est à votre vis-à-vis. Il vous contera des histoires déjà mille fois entendues. Il accumulera les détails les plus insignifiants et superflus, négligeant les faits importants. Sa mémoire infidèle l'obligera d'incessantes réticences, à de nombreuses interruptions :

— Tenez, mon cher, il en fut de même lorsque je suis allée à ???... mais, oui, à ???... vous savez bien, c'est dans le canton de ???... de ???... Ah ! là, c'est stupide. Eh ! bien, mais diable ! en quelle année était-ce déjà ?... Oh ! mais j'y pense, je fais erreur, ce n'est pas là, que m'est arrivée une aventure inconcevable ; c'est à ???... Bon, voilà le nom m'échappe de nouveau... C'est trop fort !...

Et ça continue de la sorte pendant des heures. Il n'y a qu'un moyen de s'affranchir de ce supplice, c'est de partir. Mais encore faut-il prendre garde que le « crampon », sûr de vous avoir vivement intéressé et divertit, et animé des meilleurs sentiments, ne vous accompagne jusqu'à la porte de votre logis et ne continue sous la pluie, sous la neige, par le froid, le récit fastidieux de ses prétendus exploits. J. M.

AUTOMNE

*Non, quoi qu'on pense, fasse ou dise,
On n'est plus jeune à soixante ans ;
Le front ridé, la barbe grise
Ont perdu les charmes d'antan.
Pour le cœur, serait-ce l'automne ?
L'automne, somptueux décor,
Adieu des beaux jours qui couronne
Joie et douleur de pourpre et d'or ?*

*Comme l'automne, l'oubli couvre
De son manteau les jours défunts ;
Si, parfois, le passé s'entr'ouvre,
N'en respirons que les parfums.
Jours de tristesses, jours de fêtes
S'en sont allés : Faisons un choix
Et refermons les oubliettes
Sur les tristesses d'autrefois.*

*Ainsi, la vie est encor bonne
Quand le passé s'est éclairci.
Sachons jouir de notre automne
Autrement que le cœur transi.
A quoi bon creuser dans nos rides
Regrets et pleurs du cœur lassé ?
Les nuits, les jours s'en vont, rapides :
Béni soit l'oubli du passé !*

*Béni soit l'automne superbe,
Adieu magnifique et clément
Illuminant jusqu'au brin d'herbe
De la pourpre du firmament !
Fruits de la vie et de la terre,
Larmes du cœur, larmes des cieux,
Envolez-vous dans la lumière
Au paradis mystérieux !*

Envoi :

*Sachons voir, en bons philosophes,
Passer les jours, les mois, les ans
En chantant, en cueillant des strophes
Comme au beau soleil du printemps !*

Henri Chardon.

SOCIÉTÉ DES FUSILIERS

DE ST-SAPHORIN

LA Bibliothèque cantonale possède un intéressant manuscrit intitulé « Manual de la Noble Société des Fusiliers de la Paroisse de St-Saphorin, commencé dès sa fondation et son établissement, approuvé par Leurs Excellences du Conseil de guerre de la ville de Berne, nos souverains seigneurs, le 7 juin 1736. »

Ce volume contient les statuts de la société puis les procès-verbaux jusqu'en 1777.

En tête du volume on trouve la prière suivante qui devait être lue, sans doute, au commencement des séances :

« Seigneur Dieu puisqu'il T'a plu, nous appeler à cette assemblée au jourd'hui Nous te prions de nous accorder Ton Divin Secours, afin que tout ce que nous y ferons et délibérerons se passe en bonne union pour l'avantage de cette Société et tourne à la gloire de Ton St-Nom pour Jesus Christ, ton fils, notre Seigneur. Amen. »

A la fin du volume se trouve une note au crayon d'Alfred Cérésolo :

Vieux pays ! vieux pays ! Toi qui t'en vas en te transformant laisse nous au moins tes souvenirs.

Ce manuscrit est complété par un second volume intitulé : « Registre pour la Noble Société des Fusiliers en uniforme gris de la Paroisse de St-Saphorin ». Il contient les procès-verbaux de 1777 à 1803, plus un rentier et comptes de la Société des Gris dès 1792.

Nous signalons ces deux manuscrits à tous ceux qui s'occupent de l'histoire de nos anciennes abbayes. Ils portent la cote : O. 1462.

Nos cuisinières. — La cuisinière, un jour de congé, paraît en tenue élégante.

— Oh ! oh ! Marie. Quelle belle robe ! Il serait difficile de distinguer la patronne de la cuisinière...

— Non, madame, on les reconnaît toujours. Il n'y aura qu'à goûter votre cuisine !

Noms de baptême. — Il y a une expression pittoresque qui s'énonce ainsi : « Envoyer à quelqu'un son nom de baptême avec la manière de s'en servir. »

Cette plaisanterie aurait sa raison d'être aux Etats-Unis où les derniers représentants des tribus Peaux-Rouges font l'amusement des employés de l'Etat-civil américain.

Ces héros de feu Féminore Cooper ne craignent pas de baptiser leurs enfants de noms bizarres dont voici la liste fort authentique :

Marie-l'estomac-plein ;
Suzanne-la-jument-qui-pleure ;
Anna-les-souliers-peints ;
Hélène-qui-croasse ;
Edward-au-cœur-élastique ;
John-qui-mouche-les-bébés ;
Fred-les-pieds-palmés ;
Mabel-la-pirouette-à-l'envers, etc...

Simple comparaison. — Certainement, ma fille ; il faut la trousseur... les truffes, c'est la parure de la dinde.

— Ah ! je comprends !... C'est comme quand Madame met ses diamants.

L'ACCENT

... C'est le parfum d'un pays, mieux, d'une contrée, d'un « coin » ; c'est un besoin, une habitude chère, tout ce que vous voudrez, mais une chose précieuse, émouvante, que l'on garde malgré soi, malgré tout, toujours...

Un parfum, oui, cela surtout, et singulièrement troublant parfois, lorsqu'on le respire « ailleurs », au loin... Ah ! la joie douloureuse d'entendre soudain, parmi les étrangers indifférents ou hostiles, la voix bonne, et chaude, et douce qui vous rappelle le foyer, le village, le pays... joie si rare, si rare, hélas.

Il est bien vrai le poète qui murmure :

Emporter de chez soi les accents familiers

C'est emporter un peu sa terre à ses souliers.

Lorsque loin du pays, le cœur gros, on s'enfuit,

L'accent, mais c'est un peu le pays qui vous suit...

Tous, qu'ils soient de n'importe où, ceux qui s'en vont peuvent le dire, car tous les peuples ont leur accent et tous les cœurs battent également, lorsqu'il s'agit du foyer.

Tous les peuples ont leur accent, dis-je... bien sûr, nous avons bien le nôtre, nous, n'est-ce pas ?